



Club Généalogique de Castelnau de Médoc

**Bulletin n°33
Janvier 2013**



Membres du bureau :

Président Fondateur	Jean-Daniel Birebont
Présidente	Christine Dabé
Vice président	Dominique Schumacher
Trésorière	Mariannick Lafiteau
Trésorier adjoint	Jean-Claude Gaillard
Secrétaire	Jean-Pierre Arnaud
Secrétaire adjoint	Marianne Seïté
Rédaction Bulletins	Christine Dabé

Club Généalogique de Castelnau de Médoc

A été créé le 3 octobre 2004 au cours d'une assemblée constituante qui s'est déroulée à la Maison de l'Association Culture et Jeunesse (ACJ) de Castelnau de Médoc.

Cette association est régie par la loi de 1901, déclarée en Préfecture le 15 avril 2005, sous le numéro 4/03660, enregistrée au Journal Officiel le 7 mai 2005, page 2222 et article 748. N° identifiant SIREN : 503 758 708

Ce logo a été créé de toute pièce par le Conseil d'Administration et son Président-Fondateur avec l'aval du Premier Magistrat de la Municipalité et du Représentant du Conseil Général.

Le Club GénéMédoc a pour but de développer sur le plan cantonal et départemental, en constante liaison avec les autorités compétentes, les activités liées à la Généalogie, l'Histoire de la commune et du canton et , à terme, d'aider à la numérisation des archives communales et paroissiales.

Son bureau : GénéMédoc Mairie rue du Château 33480 Castelnau de Médoc
Numéro de téléphone : 05 56 58 12 98 Jean-Daniel Birebont

Adresse courriels : daniel.birebont@wanadoo.fr ,
geneamedoc@gmail.com

Permanences : sur demande aux adresses courriels ci-dessus

Le club publie 4 bulletins par an. La cotisation (année civile) donnant droit aux 4 bulletins est de 20€ pour les adhérents, 20€ également pour les personnes adhérentes des associations affiliées à l'UGAP (gratuite pour les associations par échange réciproque) et 30€ pour toute personne extérieure. (Les frais d'envoi sont à prévoir en sus).

Toute reproduction de cette brochure **SANS AUTORISATION PREALABLE** du Président et du Président Fondateur de l'Association GENEAMEDOC sera passible de poursuites.

Rappel • Association Loi 1901, enregistrée au Journal Officiel le 7/05/2005, page 2222, article 748, facture 5511326X du 3/06/05, référence 0500190748-2754513Y.

Sommaire

- 1 Le mot de la présidente
- 2 Château Pommeys
- 3 Georges Cadoudal
- 4 Enfants abandonnés
- 5 Histoire de Jouets
- 6 Mise en vente de L'aspirine en 1903
- 7 Paulin de Nole
- 8 L'affaire Martin Guerre
- 9 cela s'est passé,,
- 10 Pèlerins à travers le Médoc
- 11 Tradition des étrennes
- 12 Le fort du Hâ
- 13 Quelques femmes dans la préhistoire
- 14 La mort stupide de Stanislas Leszczyński

Le mot de la Présidente

Permettez moi au nom de tout le bureau de vous présenter pour cette nouvelle Année 2013 , tous nos vœux de santé, de bonheur pour vous et vos familles, et plein de merveilleux instants à partager avec ceux qui vous sont proches.

Nous avons survécu à cette fin du monde tant annoncée du 21 décembre par le calendrier maya qui devait marquer la fin d'une période de 5125 années et un renouveau , alors plein d'optimisme , d'enthousiasme et de bonnes résolutions ,nous démarrons cette nouvelle année avec l'envie d'avancer dans nos recherches ,de faire de merveilleuses découvertes .

Notre club a vu cette année le départ de 6 adhérents , pour des raisons diverses . Certains d'entre eux n'avaient sans doute pas pris conscience que la généalogie est un travail de longue haleine , et que la vie active ne laisse pas toujours assez de temps pour les recherches parfois fastidieuses. Patience, motivation, persévérance, et méthode ,sont indispensables pour faire de la généalogie, mais la récompense est au bout .

Je souhaite que la motivation guide nos actions et que cette année nous soyons nombreux à participer aux diverses manifestations qui nous sont proposées en avril à Bourg sur gironde, en mai pour la journée de l'UGAP à Cestas .

Ces rencontres sont toujours enrichissantes , pour aider dans nos recherches personnelles auprès des clubs participant à ces manifestations , et le contact au sein de la FGG et de l'UGAP sont aussi nécessaires pour maintenir nos bonnes relations et l'entraide que nous pouvons en attendre .

Je souhaite à chacun de vous beaucoup de chance , de bonheur, de joies pour cette nouvelle année 2013

Meilleurs vœux pour 2013

Christine Dabé

Château Pomeys

Il est appelé château mais en fait, il ne s'agit « que » d'une belle demeure bourgeoise qui est mentionnée tout de même dans les écrits de Moulis dès le Moyen Age. Il est fait mention dès 1452, de "Pomeys" appartenant au Chevalier de L'Isle qui défendit les troupes de Charles VII. . La propriété de ce Chevalier s'étendait sur une très grande superficie et comprenait outre le château de l'Isle, la demeure de Pomeys, le château Poujeaux ainsi que le pavillon de chasse d' Héby.

Au XVIIème siècle, la maison noble de Pomeys appartenait au puissant seigneur Gaspard de Courtenay, puis à partir de 1658, à Dame Magdelaine de Durfort , sa veuve. Ensuite de nobles sires se sont succédés dans cette demeure tels que le maréchal de Duras et autre Chevalier Guillaume de Mallet.

Ce n'est qu'au XIXème siècle que le domaine est acquis par la famille Barennes.



On relève parmi les propriétaires successifs les noms de Mlle d'Essenault, Pierre de Montalier en 1763 de Mlle de Montalier, M. Jean Louis Château en 1826.

En 1875 on trouve les vins du Château Pomeys sur les meilleures tables aristocratiques de Berlin.

Daniel Birebont divers Internet

Georges Cadoudal (1771 - 1804) : Le royaliste révolté

Partisan intransigent de la cause royale, Georges Cadoudal marque la période révolutionnaire par son activisme et ses multiples complots en vue du retour des Bourbon sur le trône de France.



Georges Cadoudal entame son destin hors norme le 1er janvier 1771, près d'Auray en Bretagne, dans une famille de laboureurs aisés. Intelligent et brillant, il devient clerc de notaire. Hostile à la Révolution Française, en 1793, il intègre la chouannerie et la grande armée catholique et royale où sa légendaire bravoure et son intelligence tactique lui font grimper très vite l'échelle hiérarchique.

Il combat dans la plupart des grandes batailles vendéennes contre la toute nouvelle république et échappe, ainsi que ses 15.000 hommes, au désastre de Quiberon, où un grand nombre de royalistes sont pris au piège et contraints de capituler face aux troupes républicaines, le 21 juillet 1795.

Après l'exécution de Stofflet et Charette, la situation militaire difficile de la contre-révolution dans l'ouest le contraint à accepter de signer, à contre cœur, en 1796, la paix avec le général Hoche. Ce traité de paix est fragile et précaire ainsi que le confesse le général. *«Je les vois vaincus mais non persuadés»*, dit-il des Chouans.

Cadoudal en profite pour réorganiser ses troupes et préparer une prochaine insurrection avec l'aide financière et matérielle de la Grande Bretagne, dont toute révolte contre-révolutionnaire sert ses intérêts pour affaiblir la jeune République française en guerre contre la première coalition européenne (Grande-Bretagne, Prusse, Autriche, Espagne...). La politique du Directoire attise les flammes de la chouannerie et la lutte reprend entre les blancs (royalistes) et les bleus (républicains).

1798 est une année de consécration pour Cadoudal qui reçoit de Louis XVIII en personne le commandement en Bretagne. Il est alors activement recherché dans toute la région par les autorités républicaines, mais réussit constamment à s'échapper grâce à sa grande connaissance du pays, et à ses nombreux soutiens au sein de la population.

Cadoudal ose un nouveau coup d'éclat en 1799 lorsqu'il s'empare de Sarzeau en juillet 1799, et manque de peu de prendre Vannes le mois suivant. Le coup d'État de Napoléon Bonaparte, en

novembre de la même année, n'entame en rien sa soif de combattre la République. Sa défaite à la bataille du pont du Loc'h va le contraindre toutefois à signer à nouveau une convention de paix le 14 février 1800.

Un complot fracassant

Napoléon Bonaparte le convoque alors à Paris afin de tenter de le rallier au nouveau régime. Face à ce fanatique de la cause royale, les tentatives de séduction du Premier Consul sont vouées à l'échec. Après cette entrevue, Cadoudal confie même à son ami Hyde de Neuville : «*Quelle envie j'avais d'étouffer ce petit homme entre mes deux bras!*». Sa ferveur royaliste ne se calme pas, au contraire, Cadoudal s'échappe alors vers l'Angleterre afin de chercher des soutiens dans l'objectif de fomenter un complot contre Bonaparte, le nouvel homme fort de la République.

Rien ne l'arrête. Il commet, peu de temps après, un des premiers attentats à la bombe de l'Histoire !

Le 24 décembre 1800, lui et ses complices font exploser une charrette piégée sur le passage du Premier Consul. La tentative d'assassinat échoue, mais la violence de la déflagration marquera les esprits, et ce complot restera dans l'histoire sous le nom de conspiration de la machine infernale. Cet échec et l'apaisement du reste de la Vendée n'entament en rien la détermination inflexible de Cadoudal qui se réfugie en Angleterre, où il est nommé *Lieutenant général des armées du roi* par le comte d'Artois, frère de Louis XVIII.

Toujours redoutable, il débarque secrètement le 23 août 1803 sur les côtes normandes afin de rejoindre la capitale pour organiser un nouveau complot contre le Premier Consul. Il prend contact avec d'autres opposants au régime bonapartiste, les généraux Moreau et Pichegru. L'objectif est d'enlever le Premier Consul et de renverser le régime consulaire en faveur de la famille des Bourbon.



Toutefois, des dissensions fortes apparaissent entre ces hommes que tout oppose, mise à part leur hostilité au Premier Consul : Moreau, le républicain convaincu et ambitieux, Cadoudal, le fervent royaliste, et Pichegru, (photo ci contre) le transfuge de la cause révolutionnaire.

Après une rencontre houleuse, les trois hommes ne trouvent pas d'accord et Cadoudal furieux déclare à ses comparses chouans : « *Il paraît que Moreau ne veut que se servir de nous pour prendre la place du Premier Consul. J'aime mieux encore celui qui est à la tête du gouvernement que ce jean-f... là.* » Quant à Pichegru, lui aussi dépité, il déclare après cette entrevue : « *Il paraît que ce bougre là a*

aussi de l'ambition et qu'il voudrait régner ! Eh bien, je lui souhaite beaucoup de succès. À mon avis, il n'est pas en état de gouverner la France pendant deux mois ! ».

Cette nouvelle tentative de complot apparaît donc bien compromise d'autant plus que peu de temps après, Moreau et Pichegru sont chacun arrêtés par les forces de police.

Un homme traqué

Cadoudal devient alors l'ennemi public numéro un. Le 9 mars 1804, il est repéré par un gardien de la paix. Il s'ensuit une course poursuite particulièrement mouvementée dans les rues de Paris. Cadoudal monte dans un cabriolet mais est pris en chasse cette fois par une escouade de policiers. Pour arrêter la voiture, un des policiers prend la bride des chevaux tandis qu'un autre cherche à monter à l'intérieur. Il est immédiatement et froidement tué d'un coup de pistolet par Cadoudal, bien décidé à ne pas se laisser prendre sans résister. Il blesse ensuite grièvement un deuxième policier puis saute du cabriolet pour tenter d'échapper à d'autres poursuivants. Rattrapé, il est ensuite difficilement maîtrisé par plusieurs agents en raison de sa puissance physique peu commune.

Lors de son interrogatoire par la police, Cadoudal livre son plan tout en couvrant ses compagnons. Il en vient à citer la participation d'un prince français dans ce complot. Cet acte sera lourd de conséquence puisqu'il sera en partie la cause de l'arrestation et de l'exécution du duc d'Enghien.

Jugé et condamné à mort, Cadoudal monte sur l'échafaud le 25 juin 1804. Il déclare face à la guillotine : « *Mourons pour notre Dieu et notre Roi !* » La tête dans la lunette, il n'a de cesse de crier jusqu'à l'ultime moment : « *Vive le Roi !* ». À la Restauration, à titre posthume, ce fils du peuple sera nommé Maréchal de France par Louis XVIII, apothéose d'un destin exceptionnel au service de la Contre-révolution.

Enfants abandonnés en 1837 à Auch

L'arbitraire d'un commissaire de police sur le choix des patronymes d'enfants abandonnés.

L'an mil huit cent trente sept, le vingt octobre, à dix heures du matin, devant nous Victor Tabouriech adjoint délégué par M. le Maire de la Ville d'Auch, le Commissaire de Police remit le procès verbal dont la teneur fut :

Ce jourd'hui dix neuf octobre mil huit cent trente sept à une heure du soir est comparu par devant nous Mathieu Bergès, Commissaire de Police de la Ville d'Auch, le portier de l'hospice qui nous a déclaré qu'il avait trouvé déposés quatre enfants nouveaux nés sur la porte de l'hospice, après avoir frappé, m'y étant transporté j'ai trouvé les enfants enveloppés dans des haillons avec chacun un billet et tous les quatre du sexe féminin, dont le premier portant (la petite fille est née le seize octobre courant, nommée Joséphe) à qui j'ai donné nom de Dumas Julie. La seconde portant (la petite fille est née le dix huit octobre, nommée Désirée) à qui j'ai donné le nom de Pinel Ursule. Le troisième portant (la petite fille est née le dix huit octobre, nommée Marguerite) à qui j'ai donné le nom de Henry Catherine. Le quatrième portant (la petite fille est née le seize octobre, nommée Adélaïde) et à qui j'ai donné le nom de Fournier Jeanne, et j'ai ordonné qu'on les entrent dans l'hospice, octant quoi, j'ai dressé le présent procès verbal pour servir et valoir comme de droit.

Fait à Auch le jour, mois et an que dessus.

Signé Bergès

Le tout en présence de Louis Ruide, tailleur, âgé de soixante douze ans, et de Baptiste Clermont, brassier, âgé de soixante quatre ans, habitants d'Auch, dont acte signé par nous et Bergès, non les témoins pour ne savoir, après lecture faite.

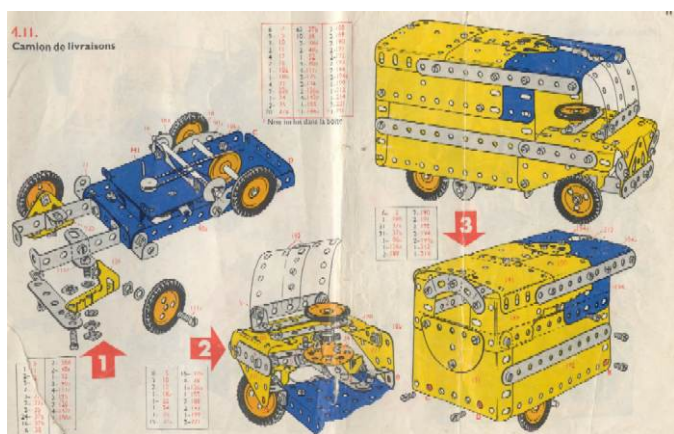
Signé: Tabouriech-Bergè

Histoire de Jouets

Le Meccano

Une constructive veillée de Noël

L'histoire de Meccano débute en 1899, aux alentours de Noël. Franck Hornby, un passionné de bricolage qui a alors 36 ans, cherche une idée de cadeau original pour ses deux garçons Roland et Douglas. Il va avoir une idée de génie. Il réalise de fines bandes de métal percées pouvant être assemblées entre elles grâce à de petites vis et des écrous. C'est un cadeau instructif et éducatif destiné à développer le côté créatif des petits Hornby. Pendant cette mémorable veillée de Noël, la famille entière va ainsi s'évertuer à construire une grue en assemblant diverses pièces métalliques. Le Meccano est né. Il est désormais possible de réaliser tout ce dont vous pouvez avoir envie, pour peu que vous en ayez les aptitudes techniques.



La mécanique simplifiée En 1901, Franck Hornby dépose un brevet sous le nom de "Mechanics Made Easy" (la mécanique simplifiée). Ce jouet éducatif va très vite être breveté dans le monde entier. Franck Hornby et son employeur David Elliott (un grossiste en viandes) vont s'associer pour créer la société "Elliot and Hornby" à Liverpool.

Les pièces sont standardisées. Les bandes de métal sont percées de trous de diamètre identique disposés à intervalles réguliers. Cela permet de nombreuses combinaisons d'assemblage par vis et écrous. La première boîte proposée à la vente comprend neuf pièces différentes permettant plusieurs assemblages. En 1904, sept pièces viennent s'ajouter afin de réaliser des engrenages. Trois boîtes (A, B et C) sont maintenant commercialisées.

En 1906, 39 pièces différentes et cinq boîtes (A, B, C, D et E) sont proposées. L'année suivante, alors que Franck Hornby se sépare de David Elliott, la marque Meccano est créée. La première usine est implantée à Liverpool. En diminuant la sous-traitance, elle va permettre d'améliorer la qualité des pièces.

En 1909, les pièces en acier nickelé, plus épaisses, autorisent la suppression des rebords repliés. Les extrémités de ces nouvelles pièces sont maintenant arrondies et la gamme propose six boîtes, numérotées de 1 à 6. Une plus grande usine, située à West Derby Road dans Liverpool, permet de supprimer définitivement toute sous-traitance.

Face à la réussite mondiale de Meccano, deux nouvelles usines ouvrent, à Berlin en 1912 et à Belleville (en France), en 1920. L'usine de Belleville est très vite remplacée par celle de Bobigny, juste à côté de Paris, et qui en 1951 peut produire plus de 500 000 coffrets de Meccano par jour.

L'Ours en peluche

La légende allemande



Margarete Steiff était une fabricante de jouets allemande, qui avait commencé à produire des animaux en peluche dès 1880, avec les restes de tissus de l'usine de son oncle. En 1902, elle est convaincue par son neveu Richard Steiff, employé dans son entreprise, de créer un ours en peluche, qui selon lui aurait une popularité similaire chez les garçons et chez les filles.

Il revenait du zoo de Stuttgart, où il avait réalisé des croquis d'ours. Il lui présenta alors les plans d'un ours articulé, l'*Ours PB 55*, dont elle fabriqua un prototype en peluche de mohair, qu'elle exposa à la Foire de Printemps du jouet à Leipzig en 1903. L'entreprise Steiff eut un succès énorme pour l'époque. Les commandes affluèrent, notamment une d'Amérique, où un riche acheteur nommé Hermann Berg en demanda plus de 3 000 exemplaires, ce qui contribua largement à la popularité des peluches Steiff. Son ours en peluche fétiche fut alors appelé « Friend Petzy ». En 1907, la fabrication des ours en peluche dépassa le million.

Aujourd'hui, quelques ours des premières années de Steiff subsistent. Ils sont reconnaissables par un bouton de métal dans l'oreille gauche. L'entreprise existe toujours. Elle a créé de nouveaux modèles d'ours à la fin du [XX^e](#) siècle, dont « Zotty » le grizzli.

La légende américaine



C'est en 1903 qu'apparaît le nom célèbre de l'ours en peluche : Teddy Bear, surnom repris dans de nombreux pays.

Ce nom lui vient du président des États-Unis Theodore Roosevelt, qui était surnommé « Teddy » et qui était un grand amateur de chasse. Une anecdote raconte qu'un incident survint lors d'une chasse à l'ours dans le Mississippi en 1902 : les organisateurs trouvèrent et capturèrent un vieil ours blessé afin de satisfaire les cartouches du président, qui rentrait bredouille de la chasse. Roosevelt, outré, jugeant l'acte anti-sportif, refusa de tuer l'animal.

Cette histoire fut vite immortalisée : l'expression « *Teddy's Bear* » a immédiatement été utilisée dans les caricatures de la presse, notamment par

Clifford Berryman pour le *Washington Star*.

Deux émigrants russes, Rose et Morris Michtom créèrent puis commercialisèrent dès 1903, à partir des dessins publiés dans la presse, un ours en peluche qu'ils baptiseront *Teddy*, avec la permission du président : le nom de « Teddy bear » se retrouve sur tous les ours de la production de Michtom. Les Michtom sont alors connus comme les premiers fabricants d'ours articulés en mohair.

L'année 1907 connaît un essor fulgurant des nounours.

La suite en France

M^r Pintel, qui était alors fabricant de jouets bourrés ou mécaniques, finit par mettre un ours dans sa collection en [1921](#). Il ressemble en beaucoup de points à l'ours allemand, sauf pour la fameuse bosse dans le dos qu'il ne reproduit pas, et une légère différence dans la manière de coudre le nez. Les ours Pintel arborent également un sourire ou une grimace : c'est l'élaboration de l'expression.



Une autre entreprise, FADAP, sera très vite en concurrence avec les jouets Pintel en [1925](#)... À l'époque, ce sont les deux producteurs d'ours en [mohair](#) les plus connus en France. Plus le temps passa, plus les ours changèrent ; même si les ours traditionnels restaient sur le marché. Aujourd'hui on en trouve de toutes les couleurs et de toutes les formes.

Histoire de la poupée

L'archéologie place les poupées comme étant possiblement les premiers jouets connus. Certaines ont été trouvées dans des tombeaux d'enfants égyptiens, lesquels datent du [XX^e](#) siècle av. J.-C.. Ce sont des figurines en terre cuite, en bois, en os, en cire, en ivoire, en jade. Les Chinois ont été parmi les premiers à fabriquer des poupées en porcelaine.

Au [XVII^e](#) siècle et au [XVIII^e](#) siècle apparaissent des poupées plus raffinées.. Les matériaux se diversifient : cire, papier mâché et cire moulée sur papier mâché. Cela permet d'obtenir des poupées meilleur marché. Au [XVIII^e](#) siècle, les poupées de cire sont fabriquées pour les enfants riches, et sont de plus en plus fragiles et luxueuses.



Les productions sont de deux familles italiennes émigrées à Londres : Pieroti et Motanari. Elles font la concurrence aux fabricants français. En 1700, à Nuremberg, les fabricants de poupées sont soumis à des règles de fabrication très strictes. Ces poupées étaient fabriquées en carton pierre sorte de papier mâché. Les modistes, les couturières et les coiffeurs en font des poupées mannequins.

Elles diffusent la mode parisienne. C'est au [XIX^e](#) siècle que la fabrication industrielle remplace le travail des artisans. La poupée possède un corps raide en bois gainé de peau, les membres sont en tissu

ou en peau bourrée de sciure de bois. La tête est en papier mâché avec des yeux de verre et les cheveux peints.



Elle est de plus en plus réaliste, son cou pivote. Elles auront ensuite généralement la tête en biscuit (porcelaine mate cuite deux fois). En 1878, lors de l'Exposition universelle de Paris, un nouveau type de poupée fait son apparition sur le marché : « le bébé » à tête en biscuit, qui représente désormais l'enfant de 3 à 12 ans.

Avec la première guerre, puis les « années folles », de nouveaux matériaux concurrencent le biscuit dans la fabrication de poupées : le celluloïd, le tissu bourré, la feutrine, entre autres avec les poupées Steiff et Käthe Kruse (Allemagne), Lenci (Italie), Kamkins (E.U.) et Vénus (France) pour les plus connues.

Simultanément, un nouveau type morphologique de poupée s'impose sur le marché : le « poupon » à corps mou qui représente le nouveau-né, avec une grosse tête sans cheveux et des yeux qu'on dit « vivants », puisqu'ils regardent aussi sur le côté.

La deuxième moitié du [XX^e](#) siècle voit le développement des nouvelles matières plastiques et l'abandon progressif de tous les autres matériaux. En revanche, la variété des poupées fabriquées à cette époque est exceptionnelle : les poupées classiques côtoient aussi bien les baigneurs que les toutes nouvelles poupées mannequins, poupons à corps mou que les poupées caricaturales ou humoristiques. La poupée mannequin lancée entre 1956 et 1959 par les Américains.

L'usage du celluloïd a été supprimé pour les poupées en 1960, entre autres parce qu'il était inflammable.

10 octobre 1903

Mise en vente de l'aspirine

L'aspirine est mise en vente en Allemagne le 10 octobre 1903.

L'histoire de l'aspirine commence plus de deux mille ans avant la découverte de l'acide salicylique, dans l'Antiquité. Les thérapeutes de la Grèce antique avaient observé que les décoctions de certaines plantes pouvaient atténuer les douleurs.



C'est ainsi qu'*Hippocrate*, aux environs de l' **an 400 av JC** recommandait une tisane de feuilles de saule pour soulager les douleurs. *Théophraste*, élève et ami d'*Aristote* avait établi la liste des plantes ayant les mêmes propriétés thérapeutiques et au premier siècle de notre ère *Dioscoride* prescrivait la décoction de feuilles et d'écorce de saule blanc contre la podagre c'est-à-dire la goutte.

Cette connaissance s'est répandue dans le monde entier mais également une confusion entre l'écorce de saule de nos pays, contenant la salicine, et l'écorce d'un arbre des pays lointains, contenant une substance de goût voisin et également active sur la fièvre, la quinine.

Au **XVIIème siècle** des marins avaient rapporté de leurs voyages des récits fabuleux et en particulier l'histoire d'un miraculeux arbre à fièvre poussant en Amérique du sud et utilisé par les indiens. En **1633** un moine nommé *Calancha* vivant au Pérou avait décrit la façon dont l'écorce était réduite en poudre et guérissait les fièvres. Des jésuites importèrent en Europe cette poudre qui fut connue sous le nom d'écorce du Pérou. Elle fut utilisée pendant deux siècles avant qu'on ait pu en extraire le principe actif la quinine au goût amer caractéristique.

En **1793** le révérend *Stone* alors président de la royal society of medicine écrit une lettre dans laquelle il rend compte du succès de l'écorce de saule dans le traitement des fièvres. Il y explique qu'il découvrit que l'écorce de saule avait les mêmes propriétés que l'écorce du Pérou, après avoir réduit l'écorce en poudre, il l'administra à une cinquantaine de malades toutes les 4 heures et ce traitement ne connut presque pas d'échec. L'écorce de saule fut dès lors employée pour traiter les fièvres, mais seulement comme succédané de l'écorce du Pérou qui devenait de plus en plus rare et de plus en plus coûteuse.

Certains scientifiques doutèrent de l'efficacité de l'écorce de saule blanc mais on continua à l'utiliser. En **1825** *Fontana*, un pharmacien près de Vérone isolait le principe actif du saule

blanc qu'il appela salicine. Quelques années plus tard, c'est un chimiste napolitain, *Raffaelepiria*, qui prépare l'acide salicylique à partir de la salicine.

En 1874 un médecin de *Dundee T.J. Mac Lagan* base sur la thèse que la nature semble produire le remède dans les conditions climatiques semblables à celles qui ont données lieu a la maladie, il rechercha un remède pour le rhumatisme articulaire aigu avec la salicine, il mena des expériences sur des malades et les résultats furent au dessus de ce qu'il avait espéré. Mac Lagan mettait en évidence les effets antipyrétiques, analgésiques et anti-inflammatoires pour lesquels les salicylates ont été employés depuis. Mais l'emploi des salicylates était limité par son goût et surtout ses effets secondaires non négligeables, gastralgies en particulier.



La solution future aux problèmes de tolérance fut découverte sans le savoir par un jeune chimiste français alsacien, *Charles Frédéric Gehrardt* en 1853, qui observa que l'acétylation du salicylate produisait un composé nouveau, l'acide acétylsalicylique, mais le procédé pour l'obtenir était long et complexe et le chercheur décida de garder ce produit en réserve pour des études ultérieures. Sa mort prématurée trois ans après mit fin à ses recherches et sa découverte resta inexploitée. **Quarante ans plus tard** un chimiste allemand *Felix Hoffman* s'intéressa au problème de l'acide salicylique. Il étudia les expériences de *Gehrardt* et développa de nouvelles méthodes pour la préparation de l'acide acétylsalicylique. Il montra que le nouveau composé conservait les mêmes propriétés que le salicylate et était

bien mieux toléré. Il chercha un nom commercial, pour rappeler l'extraction de l'acide salicylique à partir de plantes du genre *spiroea*, il conserva la syllabe spir, la lettre a pour rappeler le processus d'acétylation, ajoutant la désinence in, il aboutit à aspirine.

C' était en 1899. l' âge de l'aspirine venait de commencer

La firme *Bayer* entreprit la fabrication industrielle de l'aspirine et le nom d'aspirine devint alors une marque déposée. La firme *Bayer* garda le monopole de l'aspirine jusqu'à la fin de la première guerre mondiale.

A la suite du traité de Versailles de 1919 la marque aspirine est tombé dans le domaine public en France , en Angleterre et aux Etats-unis.

Paulin de Nole



Paulin de Nole ou **Saint Paulin** (*Meropius Pontius Paulinus*), né à Bordeaux vers 353, mort à Rome en 431, est un poète et un ecclésiastique latin contemporain de saint Augustin et de Martin de Tours, qui l'encouragea dans sa vocation religieuse. Il a été évêque de Nole de 409 à sa mort.

Né sous le nom de Pontius Meropius Anicius, au sein d'une famille de la plus haute aristocratie romaine, qui possédait d'immenses domaines en Gaule, en Campanie et en Espagne. Il reçut une éducation raffinée auprès d'Ausone, le plus grand orateur de ce temps, et excella tant dans l'art poétique qu'il reste honoré comme l'un des plus grands poètes de la chrétienté latine.

A peine parvenu à l'âge adulte, de hautes charges politiques lui furent confiées : il devint membre du Sénat, reçut la dignité de consul et même la charge de gouverneur de Campanie (380). Séjournant quelque temps en Espagne pour ses affaires, il y épousa la riche matrone Thérasia, puis revint s'établir sur ses terres d'Aquitaine, partageant son temps entre la gestion de ses affaires et les activités littéraires.

La rencontre de Saint Victrice de Rouen et de Saint Martin de Tours qui le guérit d'une maladie à l'œil, ainsi qu'un pèlerinage au tombeau de Saint Félix à Nole, en Campanie, mais surtout la salutaire influence de Delphin, Evêque de Bordeaux, lui firent prendre conscience de la vanité de sa vie mondaine pour se tourner vers Dieu. Baptisé à Noël 389 par Delphin, il commença aussitôt à mener une vie ascétique et à se détacher des biens de ce monde.

Installé en Espagne pendant quatre années, il fut ordonné Prêtre en 393 contre son gré, à Barcelone, à la suite des pressions du peuple qui admirait ses vertus (393). Pendant ce séjour, la perte de son fils nouveau-né approfondit sa conversion et son renoncement au monde, et il commença à liquider sa fortune pour acquérir les biens célestes.

En accord avec son épouse et malgré l'opposition de toute l'aristocratie bordelaise, en particulier de son maître Ausone, il se sépara de ses biens et se retira près de la tombe de saint Felix à Nole, en Campanie, en 394. Il y avait déjà fondé un hôpital lorsqu'il était gouverneur de cette province. Il y fit désormais construire un complexe religieux dédié au culte du saint local.

Chaque année, le 14 janvier, des foules de pèlerins venaient là pour célébrer la fête de Saint Félix dans la vaste basilique que Paulin avait fait ériger, avec un baptistère et de nombreux bâtiments pour assurer l'hospitalité.

En 409 il fut consacré Evêque de Nole et dut remplir sa charge dans une période particulièrement troublée. L'année suivante, à la suite de la prise de Rome, les barbares pénétrèrent à Nole et arrêtaient le Saint Evêque qui, confirmé par une apparition de Saint Félix, leur fit face courageusement.

Les derniers jours du bienheureux étant arrivés, alors qu'il se trouvait atteint d'une violente maladie au côté Selon un écrit du prêtre Uranius, il reçut la veille de sa mort la vision de saint Janvier, évêque de Bénévent (Campanie) de 302 à 305, et de saint Martin de Tours, évêque de Tours, venus le conduire au ciel.

Paulin a su adapter la tradition poétique païenne reçue de son maître Ausone à des horizons chrétiens. Dans ce processus d'adaptation, il s'est inspiré de son contemporain le poète Prudence, qu'il a probablement rencontré.

Œuvres

Avec Prudence, saint Paulin de Nole est l'un des plus grands poètes latins chrétiens.

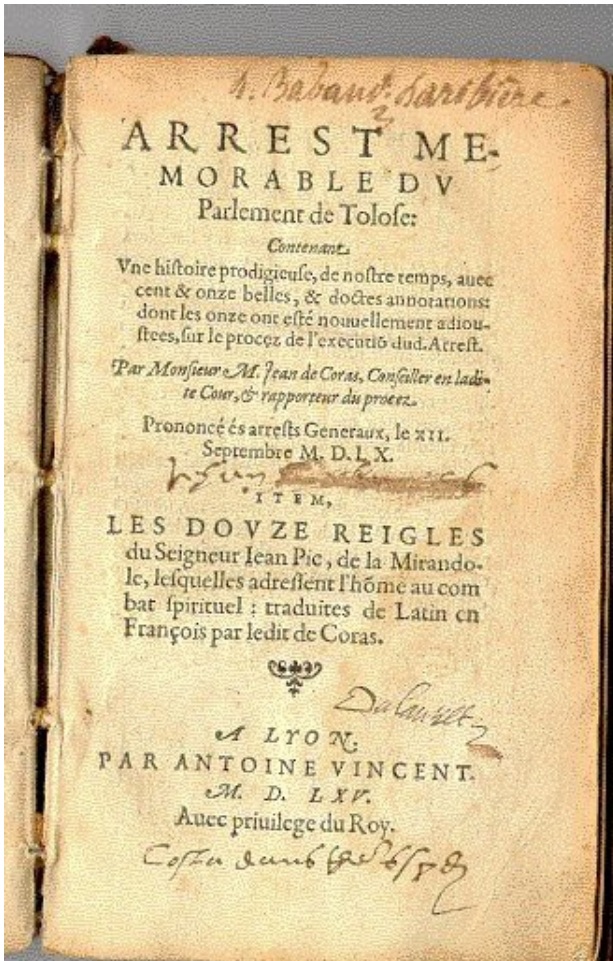
On a conservé de lui 35 **poèmes**, très élégants, la plupart en hexamètres dactyliques. Parmi ceux-ci, il y a des « *Laudes* » annuelles en l'honneur du saint patron de Nole, Félix et trois paraphrases de Psaumes (genre littéraire qui aura une grande postérité).

De Paulin est aussi conservé un ensemble de 49 **lettres** de forme très ornée, témoignant de sa piété et de sa sensibilité personnelle, ainsi que du goût littéraire de l'époque.

Dévotion

La dévotion à saint Paulin est très répandue dans la France du Grand Siècle. De nombreuses confréries se créent autour des années 1665-1670 ; pour accélérer le recrutement, on fait entrevoir aux fidèles la possibilité d'obtenir des reliques du saint. Elles se font longtemps attendre et arrivent en France en 1685. L'arrivée en France des reliques du saint des coliques et des fruits et légumes a éveillé un certain écho dans le milieu de l'humanisme dévot et dans celui des amateurs de jardins.

Martin Guerre (affaire)



L' **affaire Martin Guerre** est une affaire judiciaire d'usurpation d'identité, jugée à Toulouse en 1560, qui a dès cette époque suscité un vif intérêt.

En 1561, Jean de Coras, l'un des magistrats instructeurs, publie le récit de l'affaire.

L'ouvrage, sans cesse réédité, est à l'origine des travaux de l'historienne Natalie Zemon Davis et du film de Daniel Vigne, lui-même suivi d'une version américaine.

L'affaire elle-même tient en quelques lignes : Martin Guerre, paysan d'Artigat dans le Comté de Foix, qui avait quitté son village et sa famille, porte plainte contre Arnaud du Thil qui a usurpé son identité pendant douze ans, confondant même son épouse, Bertrande de Rols. À l'issue d'une longue et complexe procédure judiciaire, Arnaud du Thil est déclaré coupable, puis brûlé.

Un nouveau Martin apparaît

Pendant l'été 1556, un homme surgit à Artigat, clamant être Martin Guerre. Il lui ressemble et connaît beaucoup de détails de la vie de Martin et ainsi convainc la plupart des villageois, son oncle Pierre Guerre, ses quatre frères et Bertrande, qu'il est l'homme en question, bien que quelques doutes subsistent. Le *nouveau* Martin Guerre vit trois ans avec Bertrande et son fils. Ils ont deux filles, dont une survit. Il réclame l'héritage de son père, mort pendant son absence, et entame même des poursuites civiles, en 1558 ou 1559, devant le juge de Rieux, contre son oncle, qui, administrateur de ses biens en son absence, refuse de lui rendre les comptes.

Dès lors, Pierre Guerre, qui s'était marié avec la mère de Bertrande devenue veuve durant l'absence de Martin, devient de nouveau soupçonneux. Lui et sa femme essaient de convaincre Bertrande de l'imposture, et de la nécessité d'intenter un procès contre Martin. Devant le refus de Bertrande, Pierre Guerre tente de convaincre son entourage, et propose même à son ami, Jean Loze, d'assassiner le prétendu imposteur. Mais Loze refuse¹. Outre Bertrande, les sœurs du soi-disant Martin prennent aussi la défense de ce dernier. Dans le village, l'opinion est divisée.

Un soldat passant par Artigat déclare, en 1559, que le vrai Martin a perdu une jambe à la guerre. Pierre tente même de tuer l'imposteur, mais Bertrande l'en empêche.

En 1559, Martin est accusé d'incendie volontaire par Jean d'Escornebeuf, seigneur de Lanoux, qui le fait emprisonner sur ordre du sénéchal de Toulouse, dans cette ville. Escornebeuf, qui était le premier noble à avoir acheté quelques terres à Artigat, ajoute dans sa plainte, sur proposition de Pierre Guerre, que le prisonnier « avait usurpé le lit conjugal d'un autre homme ». Bertrande reste à ses côtés et il est acquitté.

Pendant ce temps, Pierre Guerre enquête dans les environs et pense avoir trouvé la véritable identité de l'imposteur : Arnaud du Thil, un homme de réputation douteuse du village proche de Sajas. Pierre lance alors un nouveau procès, prétendant le faire au nom de Bertrande. Sa femme, la mère de Bertrande, et lui pressent cette dernière de se porter à charge contre Martin et peut-être même la contraignent à le faire.

Le procès de Rieux

En 1560, le procès s'ouvre à Rieux. Dans son témoignage, tentant probablement de défendre l'homme avec qui elle vit désormais, Bertrande dit qu'elle pensait honnêtement que cet homme était son mari. Les prétendus époux relatent tous deux séparément des détails identiques sur leur vie intime avant 1548. Le prétendu Martin la défie : si elle est prête à jurer qu'il n'est pas son mari, il est d'accord pour être exécuté — Bertrande reste silencieuse. Après avoir entendu plus de 150 témoins, certains reconnaissant Martin (y compris ses quatre sœurs), d'autres reconnaissant Arnaud du Thil et d'autres encore refusant de se prononcer, la Cour déclare le défendeur coupable d'usurpation du nom et de la personne de Martin Guerre et d'abus de confiance à l'égard de Bertrande de Rols.

Appel à Toulouse, Martin réapparait

Il fait immédiatement appel auprès du Parlement de Toulouse. Bertrande et Pierre sont arrêtés, elle pour éventuel adultère, Pierre pour possibles accusations mensongères et parjure. Martin plaide sa cause avec éloquence devant la Chambre criminelle, composée d'un groupe de dix à onze conseillers et de deux ou trois présidents, dont Jean de Coras, Michel Du Faur, et Jean de Mansencal, premier président du Parlement de Toulouse.

À la même époque ont lieu les élections des députés aux états généraux. Jean de Coras, protestant, a quelques chances d'être élu. Le premier président du parlement, Jean de Mansencal, catholique, lui confie l'instruction du procès de Martin Guerre.

Jean de Mansencal sait, par le témoignage d'un ancien soldat, que Martin Guerre avait perdu une jambe à la bataille de Saint-Quentin, le 10 août 1557, alors qu'il combattait dans les troupes espagnoles. Il était facile d'en déduire que le disparu était pensionnaire d'un établissement de l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem.

Justement, un des fils du troisième président, Antoine de Paulo, occupe des fonctions importantes au sein du futur ordre de Malte. Il en deviendra le grand maître quelques années plus tard. Il négocie la remise du vrai Martin Guerre et son impunité. Mansencal incite Jean de Coras à rendre un jugement clément

À l'audience du Parlement de Toulouse, Coras convie les plus grands juristes de France, dont Michel de Montaigne et Jean Papon. Devant ce public choisi, le triomphe de Coras se transforme en catastrophe : le vrai Martin Guerre apparaît à l'instant même où Coras vient de déclarer qu'Arnaud du Thil est bien... Martin Guerre. Coras est ridiculisé ; il ne sera même pas candidat à l'élection de député. Mansencal sera élu.

L'histoire de Martin

Durant son absence, le vrai Martin Guerre était probablement parti en Espagne où il aurait servi un cardinal, Francisco de Mendoza, à Burgos, avant de s'engager dans l'armée de Pedro de Mendoza. Appartenant à l'armée d'Espagne, il fut peut-être envoyé en Flandre et aurait participé à la bataille de Saint-Quentin le 10 août 1557, où il aurait été blessé puis amputé d'une jambe. La raison de son retour, au moment même du procès, est inconnue. Initialement, il rejeta les excuses de sa femme, disant qu'elle aurait dû voir l'imposture.

Page de titre d'Arrest Memorable, compte rendu du procès écrit par Jean de Coras, édition de 1565

Dès le [XVI^e](#) siècle, l'affaire a suscité d'abondantes gloses juridiques, historiques et romanesques, et l'intérêt pour cette histoire ne tarit pas quatre siècles après. Récemment, une étude a également souligné l'intérêt linguistique de l'affaire.

Cela s'est passé en janvier ...

4 janvier 629 : Avènement de Dagobert 1er



À la mort de son père Clotaire II, le 4 janvier 629, Dagobert, qui, jusque-là, régnait sur l'Austrasie, se fait reconnaître roi de Neustrie par les évêques et les *leudes* (les hommes qui entourent le souverain). Son frère cadet Charibert (ou Caribert) obtient en compensation le gouvernement de l'Aquitaine. Deux ans plus tard, sa mort permet à Dagobert de reconstituer temporairement l'unité du *Regnum Francorum* de son ancêtre Clovis.

Le roi, à Paris, s'entoure d'une cour relativement fastueuse et de conseillers émérites, comme son trésorier Didier et le « *bon saint Éloi* » de la chanson, son argentier, qui ne manque pas de lui reprocher sa débauche. Il soumet les Gascons et le chef breton Judicaël, signe même un traité d'amitié avec l'empereur byzantin Héraclius. Mais en 634, cédant à la pression des nobles d'Austrasie, il a la faiblesse de leur donner un roi en la personne de son fils de 3 ans, Sigebert III...

5 janvier 1757 : Attentat de Damiens



Le 5 janvier 1757, le roi Louis XV se rend au chevet de sa fille Victoire, alitée. Il s'apprête à monter dans son carrosse, devant le château de Versailles, quand un homme se glisse entre les gardes et lui porte un coup entre les côtes avec un canif à lame de 8 cm. Le roi porte la main à sa blessure cependant que les gardes se saisissent de l'assassin, un déséquilibré du nom de Robert Damiens. Le premier chirurgien, La Martinière, sonde la blessure mais celle-ci se révèle heureusement superficielle, le roi ayant été protégé par d'épaisses couches de vêtements en soie.

Reste que cette tentative d'assassinat est punie d'une façon démesurée. Rien moins que le sort de Ravallac, assassin d'Henri IV : la mort par écartèlement et le bûcher. À l'énoncé de la sentence, Damiens bougonne : « *La journée sera rude* » ! Ce supplice d'un autre temps, qui dure plusieurs heures, horrifie les esprits sensibles. Le roi, que ses sujets surnommaient naguère le *Bien-Aimé*, commence à devenir impopulaire...

6 janvier 1558 : Les Français reprennent Calais

Le 6 janvier 1558, les Français reprennent Calais, dernière possession anglaise sur le Continent. C'est la fin d'un très long contentieux entre les deux pays, qui remontait à l'avènement d'Henri II Plantagenêt.



La reprise de Calais met fin à deux siècles d'occupation anglaise, coupe court à la menace d'invasion du royaume et va permettre au roi Henri II de conclure le traité de Cateau-Cambrésis. C'est un exploit du duc François de Guise, dit *le Balafré*, nommé en catastrophe lieutenant général du royaume quelques mois plus tôt, après la défaite du connétable Anne de Montmorency à Saint-Quentin face aux Espagnols. Le duc, qui est par ailleurs, l'oncle de la future reine Marie Stuart, va s'acquérir une immense popularité mais sera assassiné par Poltrot de Méré au début des guerres de religion (18 février 1563). Le comportement séditieux de son fils Henri (dit aussi *le Balafré*) fait que les rois et l'histoire officielle préféreront ne plus citer le nom du capitaine victorieux.

Notons que la population calaisienne ne manifesta aucune joie devant sa libération : elle était devenue entièrement anglaise après 2 siècles d'occupation...

5 janvier 1477 : Mort de Charles le Téméraire



Le 5 janvier 1477, le duc Charles le Téméraire, « *Grand Duc d'Occident* », trouve une mort tragique et solitaire dans la neige en combattant la ville de Nancy.

On était au 5 janvier 1477 ; le froid était rude ; la neige, qui descendait lentement en flocons épais, obscurcissait le jour ; à peine les deux armées pouvaient-elles se voir. En quelques heures l'armée du duc de Bourgogne fut mise en pleine déroute :

Tandis que les Suisses et René à la tête de sa cavalerie chargeaient d'un côté les Bourguignons, la garnison de Nancy fit une sortie qui acheva de jeter le désordre dans leurs rangs. Ce jour même le duc René entra dans Nancy, et Pendant qu'il reprenait possession du duché de Lorraine on envoyait de tous côtés pour savoir ce qu'était devenu le duc de Bourgogne.

On l'avait vu combattre jusqu'à la dernière extrémité ; puis, dans le tumulte du combat, il avait disparu : était-il fugitif comme à Granson, à Morat ; était-il mort, on l'ignorait. Enfin, après deux jours de vaines recherches, on découvrit le corps de Charles le Téméraire dans le marais Saint Jean, situé à quelque distance de Nancy.

Une pauvre blanchisseuse, en parcourant ce lieu, aperçut au doigt d'un corps entièrement dépouillé un anneau où brillait une pierre ; elle s'avança vers ce cadavre, et, le retournant, elle s'écria "Ah, mon prince !"

Ce cadavre mutilé, perdu sous la glace, c'était le puissant duc de Bourgogne. On le reconnut à une cicatrice qu'il avait reçue à Montlhéry, à la longueur de ses ongles, à l'anneau qu'il portait.

Le corps du duc de Bourgogne, soigneusement lavé, fut porté à Nancy par quatre gentilshommes. On le revêtit d'une robe de satin blanc, d'un manteau de satin cramoisi ; sur son front on posa la couronne ducale, et il fut exposé solennellement dans l'église Saint Georges.

4 janvier 1802 : Mariage de Louis Bonaparte et Hortense de Beauharnais

Le 4 janvier 1802 a lieu le mariage de Louis Bonaparte et Hortense de Beauharnais.



Souhaité par le Premier Consul Napoléon Bonaparte, le mariage entre son frère Louis et la fille de Joséphine, sa femme, sera très malheureux. La cérémonie est célébrée par le cardinal Caprara, rue de la Victoire. Hortense devient ainsi la belle-sœur de sa mère et de son beau-père. Le couple a trois fils :

Napoléon Louis Charles Bonaparte (10 octobre 1802 – 5 mai 1807, Napoléon Louis (11 octobre 1804 – 17 mars 1831) ; Charles *Louis Napoléon* (20 avril 1808 – 9 janvier 1873), futur Napoléon III, Empereur des Français. Son père, doutant de sa paternité, ne reconnut Charles Louis Napoléon que sous la pression de son frère.

Le mariage se révèle désastreux : Hortense est follement éprise du général Duroc, aide de camp de l'empereur (certains prétendent qu'ils ont même été amants), tandis que Louis souffre d'une obsession de la persécution et d'une maladie vénérienne jamais soignée. Il tourmente sa femme de sa jalousie morbide.

14 janvier 1200 : Interdit sur le royaume de France

Le 14 janvier 1200, le pape Innocent III jette l'*interdit* sur le royaume de France, autrement dit interdit au clergé de délivrer les sacrements au roi et à ses sujets ! Cette sanction extrême résulte des ennuis matrimoniaux de Philippe II Auguste.

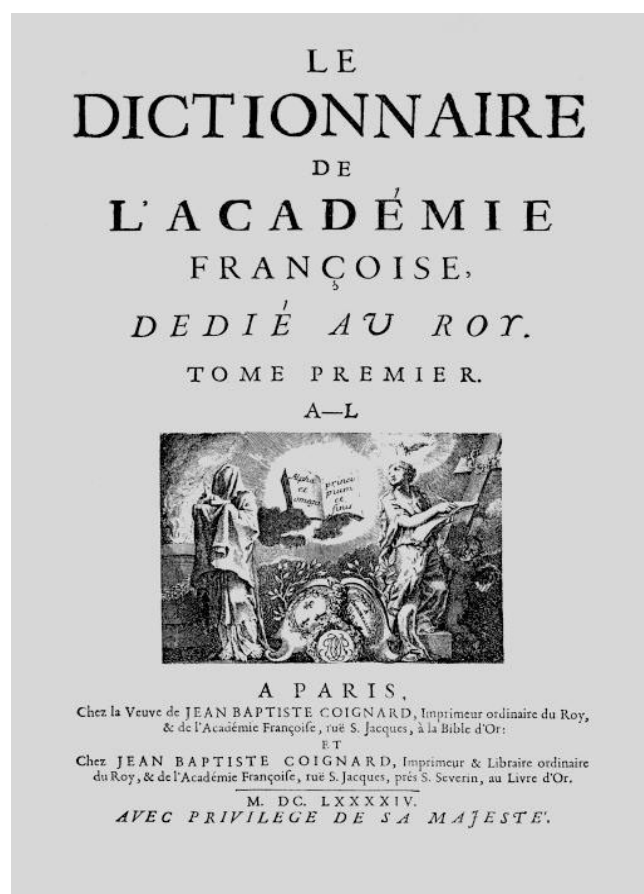
Veuf d'Isabelle de Hainaut, il s'est remarié en 1193 avec Isambour (ou Ingeburge) de Danemark et, le jour même de ses noces, pris d'un subit dégoût pour sa femme, s'en est séparé. Le 1er juillet 1196, il s'est remarié avec Agnès de Meran (ou Méranie). Contraint de

s'incliner pour obtenir la levée de l'interdit, Philippe se sépare d'Agnès et restitue le titre de reine à Isambour sans aller jusqu'à la mettre dans son lit.

29 janvier 1635 : Fondation de l'Académie française

Le 29 janvier 1635, le cardinal de Richelieu signe les lettres patentes qui fondent l'Académie française.

Le nom de la nouvelle institution vient du jardin *Akademos*, à Athènes, où Platon enseignait la philosophie. Sous la Renaissance, on avait pris l'habitude d'appeler ainsi les sociétés savantes où l'on discutait de belles lettres et de sciences.



L'Académie française est issue d'un autre petit groupe de lettrés et d'érudits qui se réunissent chaque semaine chez Valentin Conrart, secrétaire du roi Louis XIII. L'un d'eux, le seigneur de Boisrobert, est secrétaire du Premier ministre, Richelieu. Il l'entretient de ces réunions.

Richelieu invite les érudits à se constituer en corps officiel et leur accorde sa protection. Il porte leur nombre de 9 à 28 avant que les lettres patentes ne limitent définitivement à 40 le nombre d'académiciens.

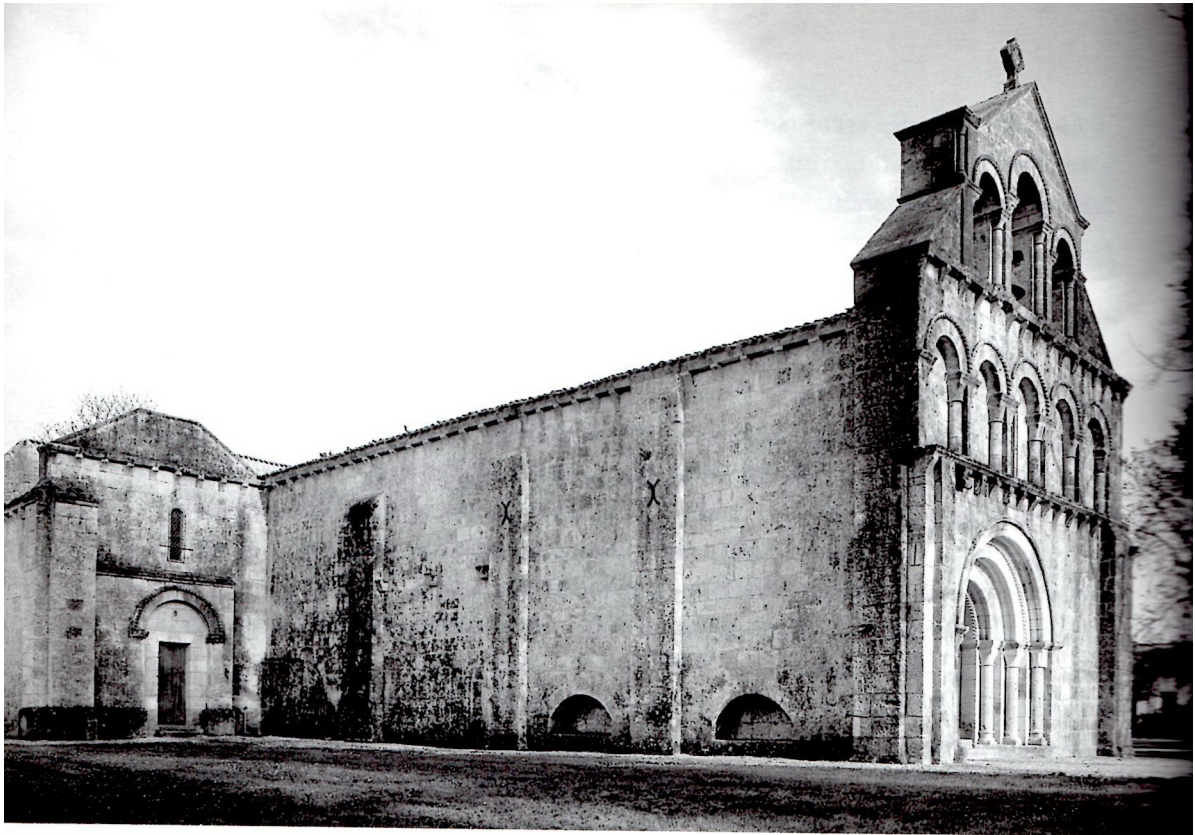
Les académiciens sont cooptés par leurs pairs et demeurent en fonction jusqu'à leur mort (d'où le surnom quelque peu ironique d'«Immortels»). La nouvelle Académie se voue à la langue française. L'article 24 de ses statuts énonce : «*La principale fonction de l'Académie sera de travailler avec tout le soin et toute la diligence*

possibles à donner des règles certaines à notre langue et à la rendre pure, éloquente et capable de traiter les arts et la science...»

Valentin Conrart, premier secrétaire perpétuel de l'Académie, avalise la pratique des réunions hebdomadaires destinées à la rédaction d'un *Dictionnaire de la langue française* et au perfectionnement de la langue.

Christine Dabé Les Amis d'Hérodote

Pèlerins à travers le Médoc



La commanderie de Benon, près de Saint-Laurent, fut l'une des premières commanderies construites par les Hospitaliers de Saint-Jean pour porter secours à la multitude de pèlerins qui traversaient le Médoc. Photo Pascal Moulin.

Les ordres chevaliers ont été présents en médoc, surtout l'ordre de St Jean de Jérusalem devenu plus tard ordre de Malte . Ces derniers s'établissaient de préférence au voisinage des voies d'eau car ils avaient une vocation de navigateurs et venaient en aide aux voyageurs . Ils assuraient le passage en Gironde de même que les moines de diverses communautés , ils s'occupaient également de l'entretien des routes et des ponts utilisés par les pèlerins ainsi que de l'organisation des haltes

Les pèlerins qui venaient du Nord préféraient de beaucoup traverser le bras de mer que formait la Gironde , encore plus large que de nos jours trouvant moins « incommode de braver les périls de la mer » que de passer la Dordogne puis la Garonne au niveau de La Réole ,sur des « bacs périssables » .Embarqués sur la rive saintongeaise à Blaye, ou à Talmont ils pouvaient accoster en divers ports : Soulac qui étaient alors sur l'estuaire , ou Talais ou St Christoly ou encore La Maréchale qui était le port de l'abbaye de Lille (L'Isle) et menait à la commanderie de Benon.

Nombre de ces ports étaient sur le bord d'un chenal d'un estey ou d'une « rouille » et il était commode d'y entrer pour que les pèlerins mettent pied à terre ou pour les abriter d'une tempête .

Certains pèlerins remontaient le fleuve jusqu'à Bordeaux ,mais la plupart prenaient la route du Sud dès le Médoc .

Deux routes étaient possibles : La route des Lacs en arrière des dunes par Vendays, Naujac, Carcans, direction Mimizan ... pour les autres la route intérieure Benon ,Ste Hélène de la lande,Belin, Lipostey

Christine Dabé extrait de « fascinant Médoc » de MJ Thiney

Tradition des étrennes

« De l'origine des étrennes" l'érudit voyageur lyonnais Jacob Spon en a fait un livre (ed.Vigier 1ere parution en 1863)..

D'après Symmachus, " un des derniers défenseurs du polythéisme en Occident, l'usage des étrennes fut introduit sous les premiers rois de Rome vers la fin du IVe siècle, quand les nouveaux "croisés" christianisaient les vieux temples romains. Comme marque de déférence, on envoyait aux magistrats des rameaux de verveine cueillis dans le bois sacré de **Strenia**, la déesse de la bonne santé. De là le nom **strena** qui signifie «**étrenne**». A cette tisane on joignit ensuite des figues, des dattes et du miel, pour souhaiter aux amis une année douce et sucrée. Sous les Césars, les étrennes se firent plus lucratives. L'or remplaça le pot de miel, la nouvelle aristocratie trouvant que leurs ancêtres furent bien naïfs de croire le miel plus délectable que l'argent."

Si le mot étrenne vient de Rome, il n'en va pas de même pour la coutume elle-même qui a toujours existé un peu partout.

Sur nos vieux terroirs français, ça n'est pas la **verveine latine**, mais le **gui** que les druides allaient cueillir pour l'an neuf. Mais inexorablement, l'Eglise condamna tout ce qui pouvait rappeler un culte qu'elle abominait. Ceux qui persistaient à célébrer le jour de l'an par des danses, des mascarades et des cadeaux étaient excommuniés.

Au Moyen Age, les catholiques qualifièrent ces présents d'étrennes diaboliques. Des fêtes chrétiennes remplacèrent les joyeusetés idolâtres, mais l'arrosage obligatoire se maintint sous tous les régimes. Imitant les derniers Césars, les rois modernes tenaient des cours où les vassaux venaient déposer à leurs pieds une moisson de cadeaux liquides et solides.

Le 29 novembre 1789, l'Assemblée nationale constituante, considérant qu'il s'agit d'une forme de corruption, décide de supprimer les étrennes reçues par les agents de l'État . En vain...

Avec la République, ce fut le «monde à l'envers» : les grands se mirent à distribuer des étrennes aux humbles, et les maîtres récompensèrent les serviteurs.

La coutume des étrennes se poursuit sans excès pendant tout l'Empire, jusqu'au moment où l'Église l'interdit. Sans doute la proximité entre Noël et le 1er janvier a-t-elle poussé les autorités chrétiennes à supprimer cette pratique considérée comme païenne qui consiste à s'offrir des cadeaux et des voeux en début d'année.

Le fort du Hâ

Après 3 siècles de domination anglaise pendant lequel le commerce bordelais s'était épanoui, l'Aquitaine redevient française après la victoire de Charles VII à Castillon le 17 juillet 1453. Bordeaux doit réorganiser ses marchés et sa vie.



Charles VII ne se montrera pas trop sévère envers ces bordelais qui lui préféreront longtemps encore les anglais avec lesquels ils commerçaient et exportaient. Malgré les sanctions exemplaires demandées par ses conseillers, le roi Charles préférera plutôt à protéger cette ville et, en même temps, la tenir en respect en ordonnant la construction de deux forteresses dont les espaces marqueront la cité jusqu'au XIXème siècle. Au bord du fleuve, il fait dresser le château Trompette et, au sud-ouest, derrière l'archevêché et la cathédrale, le château ou fort du Hâ. Ce dernier, de plan polygonal irrégulier, s'insérait dans le mur de la ville. Ses angles étaient défendus par des tours rondes, carrées ou en fer à cheval (comme la tour de Peugue, voir gravure) et ses murailles sont protégées par des fausses-braves et des fossés. Une grosse tour carrée adossée à son corps de bâtiment lui servait de donjon. Cet ensemble, alors d'esprit traditionnel, sera régulièrement remanié et fortifié au fil des temps, et en particulier après la Fronde.

En octobre 1572, le château sert de refuge aux protestants après la Saint-Barthélemy. En 1731, une prison civile est installée au Hâ. Pendant la Terreur, le fort du Hâ est bientôt déclaré propriété nationale et devient prison d'État.

Au XIX^{ème} siècle, les bâtiments de l'ancienne forteresse en grande partie en ruine, gênaient le développement urbanistique de la ville. Au début du XX^{ème}, son donjon carré flanqué de contreforts et d'échauguettes servait de prison. Il avait perdu la haute toiture d'ardoise dont la stature imposante avait dominé la ville pendant plusieurs siècles.

Démoli à partir de 1835, son espace libéré permit d'édifier une série de bâtiments consacrés à l'ordre et à la justice. Le Palais de Justice, la prison départementale et la caserne de gendarmerie y furent érigés à l'emplacement où siège aujourd'hui l'École de Magistrature ainsi qu'une vaste place qui garda quelques temps le nom de Place d'Arme (actuellement Place de la République).

Bibliographie : Bordeaux ombre et lumière de Michel Suffran et Joëlle Deyres, FNAC éditeur 1988

Jean-Pierre Ainaud, Sénéamédoc @ bulletin n° 33

Quelques femmes dans la préhistoire

La Dame à la capuche



La Vénus de Brassempouy a conservé à 23000 ans une beauté gracile et émouvante.

Aussi appelée Vénus de Brassempouy, cette émouvante figure féminine de 3,6 cm a été taillée dans une ivoire de mammouth il y a 23000 ans quelque part dans l'actuel département des Landes. La grotte du Pape fut explorée dès 1881 par Pierre-Eudoxe Dubalen puis par Joseph de Laporterie et Édouard Piette à partir de 1894. La date des premières fouilles explique le peu d'attention porté initialement à la stratigraphie du site. Néanmoins, Édouard Piette décrivit des niveaux attribués au Solutrénien supérieur et moyen puis, à la base, une couche pour laquelle il proposa le qualificatif d'« éburnéen » en raison de l'abondance des fragments d'ivoire.

C'est dans ces niveaux, aujourd'hui rattachés au Gravettien, qu'il recueillit plusieurs fragments de statuettes féminines dont la « Dame à la Capuche ».

C'est l'une des premières représentations humaines que l'on connaisse en France. Le dessin de la coiffure, l'incision des yeux, le poli du visage témoignent d'une maîtrise artistique remarquable.

La Vénus de Lespugue



Cette célèbre Vénus paléolithique en ivoire de mammouth mesure 14,7 cm. Elle a été découverte le 9 août 1922 par René de Saint-Périer dans la **grotte des Rideaux**, une cavité située dans les gorges de la Save, à Lespugue (Haute-Garonne). Alors que la fouille du site était achevée, un ultime coup de pioche mit au jour la statuette et l'endommagea fortement. Contrairement à d'autres œuvres analogues, celle-ci a été découverte dans un contexte archéologique précis : l'industrie lithique et osseuse de la couche où elle se trouvait appartient au Gravettien (burins de Noailles, pointes de sagaies à rainures, lissoirs, perles en os), autrefois appelé Périgordien supérieur. Le Gravettien moyen à burins de Noailles est daté d'environ - 26 à - 24 000 ans BP.

La tête est petite et ovoïde, dépourvue de détails anatomiques. Elle porte des traits gravés plus ou moins parallèles interprétés comme une figuration de la chevelure. Les seins et les fesses sont très volumineux, pratiquement sphériques (stéatopygie). Les jambes sont courtes et se terminent par des ébauches de pieds.

Sur la face dorsale, une série de stries longitudinales parallèles part d'un trait horizontal situé sous les fesses. Ces éléments ont fait l'objet de nombreuses interprétations, faisant notamment référence à un vêtement, une sorte de pagne.

.Ses formes généreuses expriment sans doute un culte de la fécondité. Elle est aujourd'hui conservée au musée de l'Homme, à Paris.

La Vénus de Willendorf



Elle représente une femme nue debout, présentant une forte obésité, les bras posés sur d'énormes seins. La tête, finement gravée, est penchée en avant et semble être entièrement recouverte par des tresses enroulées, le visage est donc caché. La loi de frontalité est respectée. Cette Vénus atypique aux formes rebondies exalte la fécondité et la maternité, garantes de la survie de notre espèce.

La Vénus de Willendorf est une célèbre statuette en calcaire de 11 cm conservée au Musée d'histoire naturelle de Vienne (Autriche).

Elle a été découverte en 1908 sur le site d'une ancienne briqueterie à Willendorf, région de la Wachau, un petit village situé à 24 km de Krems sur le Danube (Basse-Autriche). La stratigraphie reconnue lors des fouilles effectuées sur le site a permis d'attribuer la statuette au Gravettien et de lui attribuer un âge relatif d'environ 23 000 ans avant l'ère chrétienne. Cette statuette fait partie des Vénus paléolithiques, pratiquement toujours très corpulentes et stéatopyges.. Ses formes corpulentes et ses

fesses développées (stéatopygie) l'apparentent à la Vénus de Lespugue. Elle appartient comme cette dernière à l'époque aurignacienne (environ 28000 ans avant JC).

Ces Vénus atypiques exaltent la fécondité et la maternité ; peut-être se rapportent-elles au culte d'une déesse Mère.

1766 Mort Stupide de Stanislas Leszczyński

En 1697, la diète de Pologne élit Frédéric-Auguste Ier roi prince électeur et roi de Pologne. Le tsar et le roi de Pologne déclarant la guerre à Charles XII, roi de Suède, se voient finalement repoussés et le roi de Suède fait élire Stanislas le 12 juillet 1704 ; mais ce dernier est chassé 5 ans plus tard par Pierre Ier le Grand.



Exilé d'abord à Deux-Ponts, à la frontière de la Lorraine, Le 19 février 1719, Stanislas et sa suite arrivent à destination. Wissembourg est une bourgade du nord de l'Alsace devenue française avec les traités de Westphalie en 1644, Stanislas emménage en mars 1724, dans un château voisin " Le Palais Jaeger " (actuel château Stanislas) plus spacieux mis à sa disposition par le bailli de Weber.

La famille y vit de manière modeste, grâce à une pension octroyée par le Régent Philippe d'Orléans. Stanislas y est entouré d'un petit cercle de courtisans qui se partagent quelques titres de cour.

Stanislas sort de son exil, quand le 2 avril 1725, lundi de Pâques, un courrier lui apporta un pli, cacheté du sceau du duc de Bourbon, qui lui demandait sa fille

Marie en mariage au nom de Louis XV Celle-ci se marie avec le roi de France Louis XV le 5 septembre 1725.

Ce revirement de situation propulse Stanislas Leszczyński dans le jeu diplomatique européen.

De retour à Varsovie en septembre 1733 il est reconnu roi de Pologne et grand duc de Lithuanie.

Quelques mois plus tard il abdique le trône de Pologne et reçoit en échange le duché de Lorraine et de Bar. Le traité de paix prévoit qu'à la mort de Stanislas la Lorraine reviendra à la France . Déchu 2 fois de son trône de Pologne il s'installe à Lunéville richement pensionné par son gendre.

Gourmand on doit à Stanislas l'importation du baba au rhum dessert traditionnel polonais à base de kouglof qu'il trouvait trop sec et qu'il arrosait de rhum pour l'humidifier. Le vieux roi est perclus de rhumatismes atteint de surdité et de plus en plus malvoyant .

Le roi de Pologne Stanislas Leszczyński mourut d'un accident peu banal.

Les hivers sont froids en Lorraine .

Le 5 février 1766, levé tôt comme à son habitude, Stanislas se réchauffe dans son fauteuil près de la cheminée ,s'étant approché un peu trop de celle ci pour voir l'heure à une pendule, le feu prit à sa robe de chambre ouatée que lui avait offert sa fille.

Dans un premier temps il ne sent rien mais quand la douleur le prend il se débat en vain contre les flammes qui le dévorent , il tomba dans le foyer, et ne put se relever.

Le valet de chambre qu'il avait sonné se trouvant absent, ce fut un garde du corps qui, averti par l'odeur du brûlé, donna l'alarme.

On dit aussi que ce serait le vieux valet de chambre, Sister, qui serait accouru fort vite et s'y serait brûlé fortement la main. On pencherait plus sur la première version, car si Sister était accouru aussi vite, le feu n'aurait pas eu le temps de calciner si profondément la main du roi Stanislas ; est-ce un mensonge du valet qui se trouva effectivement absent au moment de l'accident ?

Quand on releva le prince, il avait les doigts de la main gauche entièrement calcinés et depuis la joue jusqu'au genou du même côté, son corps n'était qu'une plaie.

D'après la légende les premiers soins lui furent donnés par une jeune servante à qui il aurait déclaré « qui eut dit , madame, qu'un jour nous brûlerions des mêmes feux » .

Dans l'un des derniers billets qu'il a fait dicter à sa fille, Stanislas tire sa révérence par un trait d'humour « vous m'aviez conseillé de me garder du froid. Vous auriez mieux fait de me dire de me préserver du chaud »

Il succomba le 23 février suivant, à l'âge de quatre-vingt huit ans, après, on suppose, 18 jours d'atroces souffrances. Cet accident était arrivé au château de la Malgrange, près de Nancy.

Christine Dabé extrait du livre la tortue d'Eschyle

1692
DEN. 4
AVG. 20



Premier

Ducusau Com Subd.

Le 25me may 1692 dans leglise
a vaillons de ste croix a este baptisee marie
de hees fille legitime d'estienne
et de Jeanne de bat lie comoints
parrain quivons d'aviuere
marraine marie de bats pns
Jean et autre Jean de uiuen
qui nont signe pour ne scauoir
de ce nequy par moy Wahet
curé

Le dix-septielme Juin de lan susd
apres les trois proclamations de mariage
faites par trois divers seruantz contenu
sif tant quil y ait eu aucun obstacle
la benediction nuptiale a este delivree
a l'endroit de Jean Belot et Catherine
Cepher et preseneul de quilherme
Joseph, Jean et autres. Les uiuent
uigneront qui nont signe ny les
premier pour ne scauoir
YABUN
uicere

Le 24 iuin 1692 dans ste croix
a este baptisee Catherine Doux
fille de Jean et de marguer

Capella San-Jacobi de Castro-Novo



Dessin de Lucien Arlaud

